Daniel Amédro **Sept 2023**

LE FÉTICHISME CHEZ MARX

<>

Références bibliographiques principales :

- **Bernard Vasseur**,
  - *Du monde capitaliste comme religion, ou comment célébrer la richesse en effaçant ce qui la produit ?*, éditions de l'Humanité, 2021
  - *Achat et vente de la force de travail,* in *Travailler Au Futur,* Hors-série *« Travail. Pourquoi Marx avait raison »*, juin 2021
- **André Tosel**, *Le fétichisme chez Marx*, conférence donnée le 10 nov 2016 au séminaire des Amis de la liberté : (https://amisdelaliberte.fr/index.php/videos/videos/2016-11-10-le-fetichisme-par-andre-tosel)
- **Norbert Lenoir**,
  - *Déconstruction du néolibéralisme*, Le Temps des Cerises, 2021
  - *Marx : théorie du pouvoir et religion quotidienne*, in *L'enseignement philosophique*, 2017/1, 67è année
  - *Le fétichisme chez Marx : une mise en scène du capitalisme*, in *La Pensée*, 2018/2, pages 52-63
  - *Henri Lefebvre : la vie quotidienne, une pensée de la reproduction du capitalisme*, in *La Pensée,* n° 410, 2022, pages 48-60
- **Dany-Robert Dufour**, *Le Divin Marché, La révolution culturelle libérale*, Denoël, 2016

Références complémentaires :

- **Antoine Artous**, *Le fétichisme chez Marx, Le marxisme comme théorie critique*, Syllepse, 2006
- **Isabelle Garo**, *Le fétichisme de la marchandise chez Marx*, in *Marx 2000*, Kouvélakis E. (dir.), PUF, 2000
- **Alfono M. Iacono**, Le fétichisme, *Histoire d'un concept*, PUF, 1992
- **Jean-Marie Vincent**, *Fétichisme et société*, Anthropos, 1973

<>

Introduction

J'entame aujourd'hui un cycle de trois conférences consécutives sur le fétichisme. Comme c'est un sujet ardu, abstrait, quelques fois contre-intuitif, je vais procéder de la manière suivante :

1) La conférence d'aujourd'hui va être une marche d'approche, au cours de laquelle je vais mettre en scène l'ensemble des protagonistes de cette histoire. Je l'ai intitulée *''La machinerie intellectuelle du fétichisme"*.

2) La deuxième conférence, que j'ai intitulée *'Le théâtre shakespearien du fétichisme"*, sera consacrée aux trois grandes formes du fétichisme : fétichisme de la marchandise, fétichisme de la monnaie et fétichisme du capital.

3) Enfin, dans quinze jours, la conférence aura pour titre ''L'antre prolétarien du fétichisme'', et sera consacrée à ce qui se passe sur le leu de production proprement dit. Il y sera question de marché du travail, de contrat de travail et d'emploi.

<>

I. La machinerie intellectuelle du fétichisme (1ère conférence)

Plan :

- les concepts économiques généraux permettant de penser le fétichisme ;
- Les concepts spécifiques à l'aide desquels Marx pense le fétichisme (chosification des rapports sociaux ; personnification des choses).

1. Les concepts économiques généraux

Cette première partie a pour but de mettre en scène les instances économiques de la société capitaliste permettant de penser le fétichisme. Je les ai regroupées et organisées dans un schéma que je vais commenter.

Les protagonistes :

- À la base du schéma, deux données essentielles : 1) la propriété privée capitaliste des moyens de production et d'échange et 2) la propriété privée prolétarienne de la force de travail.
- Au sommet, le marché des marchandises.
- Entre les deux : le marché du travail et la production des marchandises.

La propriété privée capitaliste des moyens de production et d'échange, c'est quelque chose de connu ; c'est le capital. On ne peut pas en dire autant de la propriété privée prolétarienne de la force de travail. D'abord, on est loin d'être toujours conscient que le prolétaire est propriétaire de sa force de travail. En outre, il faut bien le dire, l'idée même d'un prolétaire propriétaire de sa force de travail ne va pas de soi. Elle n'a été rendue possible que par un tour de passe-passe du droit bourgeois qui, en distinguant la personne du travailleur en tant que *''sujet de droit''*[1], d'une part, et, d'autre part, la marchandise *''force de travail''* dont ce même sujet de droit est réputé être propriétaire (bien que ladite force de travail soit inséparable de lui et inscrite dans son corps), en distinguant ces deux aspects, donc, le droit bourgeois permet à la force de travail de figurer sur le marché, et, en l'occurrence, le marché *du travail*, et même, devrais-je dire, le marché *de la force de travail*.

[1] Cf. infra ''l'égalisation des personnes''.

Le marché des marchandises. Il est un aboutissement. Tout ce qui est produit dans la société l'est en vue du marché. C'est l'instance où tout s'achète et tout se vend ; qui, donc, rapproche tout le monde. Nous sommes dans une société de marché. La propriété privée et la division du travail social font que chacun travaille de façon isolée et indépendante, mais personne ne peut se dispenser du rendez-vous avec le marché, qui est le seul lieu où la valeur d'une marchandise peut être attestée. Le propriétaire de la marchandise doit l'y apporter pour lui faire subir l'épreuve du marché. Le marché est le juge de paix de la valeur de la marchandise sous la forme de la valeur d'échange. C'est ce rôle éminent du marché qui explique que la sphère de la circulation tend inexorablement à imposer sa logique à la sphère de la production.

Mais, ce marché des marchandises est aussi une grande source d'illusions parce que si la valeur des choses se manifeste dans l'échange, elle n'est pas pour autant créée par lui. C'est d'ailleurs pourquoi Marx distingue la *valeur* (créée dans la sphère productive) et la *valeur d'échange* (qui ne s'exprime que dans l'échange, comme forme de manifestation de la valeur).

J'en viens maintenant au marché du travail et à la production de marchandises, au milieu de mon schéma. C'est le monde du travail concret. Celui du meunier pour produire de la farine. Celui du viticulteur pour produire du vin. Chaque travailleur effectue un travail concret particulier qui produit une valeur d'usage particulière. Sous l'angle de leurs valeurs d'usage les marchandises en question sont essentiellement incomparables entre elles, incommensurables.

Pour penser l'échange et le marché on a donc besoin d'un autre concept. C'est là qu'intervient le *travail abstrait*. Abstrait : comprendre abstrait des travaux concrets et de leur infinie diversité. Dit autrement : pensé séparément de l'infinité diversité des travaux concrets. Dit autrement encore : pensé comme une dépense de travail humain identique, de même travail humain. C'est alors que nous sommes en mesure de penser une propriété commune à toutes les marchandises produites, les rendant commensurables, c'est-à-dire comparables entre elles quant à leur grandeur, -et donc échangeables. Avec le travail abstrait, nous allons donc passer à la considération du social.

> Marx dit : ***« L'égalité toto coelo** [en tous lieux] **entre des travaux différents ne peut consister qu'en une abstraction de leur non-égalité réelle, qu'en leur réduction au caractère commun qu'ils ont en tant que dépense de force de travail humaine, comme travail humain abstrait »***.

Sous l'éclairage de ce concept de travail abstrait, le blé et le vin peuvent être considérés comme du même travail humain. La substance sociale ***« travail humain »*** (ou travail abstrait) est commune à la farine et au vin ainsi qu'à toutes les autres marchandises. Elle permet de les comparer en fonction du *temps de travail social moyen nécessaire* (ou temps de travail socialement nécessaire) pour les produire. Le travail abstrait vient donc de la sphère productive, mais ce n'est que sur le marché qu'il s'exprime, sous la forme de la valeur d'échange.

Ramener tous les travaux concrets à du même travail humain abstrait implique – remarquons-le au passage – de leur reconnaitre la même dignité de travail humain abstrait, sans considération du travail concret

concerné en amont, et on voit bien que ceci n'est pas possible dans l'esclavage et le servage, mais seulement dans le capitalisme.

Marx dit dans ***Le Capital*** : ***« Le secret de l'expression de valeur, l'égalité et l'égale validité de tous les travaux parce que et pour autant que ceux-ci soient du travail humain en général, ne peut être déchiffré qu'à partir du moment où le concept d'égalité humaine a acquis la solidité d'un préjugé populaire. Or, ceci n'est possible que dans une société où la forme-marchandise est la forme générale du produit du travail, et où donc également c'est le rapport des hommes en tant que possesseurs de marchandises qui est le rapport social dominant »***.

Vasseur synthétise encore les choses en les présentant comme trois processus d'égalisation enchaînés :

1) ***« On part de la différence de tous les travaux concrets pour remonter jusqu'au même travail abstrait qui est leur substance sociale commune »*** ;

2) ***« pour que ce travail identique puisse être conçu et mis en pratique dans l'échange, il faut que les travailleurs qui l'accomplissent puissent être eux-mêmes égalisés »*** ;

3) ***« Cette égalisation des travailleurs n'est elle-même possible que dans une société qui les considère comme des êtres humains au même titre, et donc comme égaux entre eux (au moins d'un certain point de vue) »***.

Soit : 1) égalisation des choses, 2) égalisation des travailleurs et 3) égalisation des êtres humains.

On avance, on avance.

Je reviens sur le travail abstrait. Nous venons de voir quelle était sa place et sa fonction dans la machinerie, et nous avons dit que le travail abstrait s'achète et se vend sur le marché des marchandises. Voilà une affirmation qui demande à être précisée : pour être précis, le travail abstrait s'achète et se vend avant l'acte productif, au moment où le capitaliste organise sa production, c'est-à-dire avant que le travail soit coagulé dans des marchandises. Le point est le suivant : le travail ne s'achète pas sur le marché des marchandises qui est indiqué en haut du schéma, mais sur un marché spécifique situé en amont de la production des marchandises. Le travail s'achète et se vend sur le *marché du travail*. Ce marché a une particularité : les propriétaires n'y sont pas les capitalistes, mais les travailleurs.

Et que vendent-ils, les travailleurs, sur ce marché du travail ? Ils vendent ''du'' travail ? ''du'' travail concret ? Une corvée d'entretien des routes ? Non, bien sûr, car ce serait du servage. Ils se vendent eux-mêmes alors ? Non plus, car ce serait de l'esclavage, de ''l'auto-esclavage'' même. Sur le marché du travail, dit Marx, -et c'est une découverte qu'on lui doit, -les travailleurs vendent leur ***force de travail***, leur capacité de travail ; ils vendent du ***temps de travail humain identique***, temps dont ils sont propriétaires. Une propriété un peu spéciale, il faut bien le dire, puisque voilà des propriétaires qui, s'ils veulent survivre, n'ont d'autre choix que de vendre la force de travail dont ils sont propriétaires ! Drôle de façon d'être propriétaires !

Avec la présentation des travailleurs, tous les protagonistes de la machinerie du fétichisme ont maintenant été présentés ; ils sont entrés en scène.

Pour être honnête, quand je dis ‘’entrés en scène’’ à propos des travailleurs, j’exagère peut-être un peu ; je devrais plutôt parler d’une brève apparition, juste le temps de traverser la scène en vitesse et de disparaître derrière le rideau rouge. Pourquoi dois-je ajouter cette précision ? Parce qu’à peine le travailleur a-t-il été embauché sur le marché du travail qu’il retombe, socialement parlant, dans l’invisibilité de la sphère productive. Drôle de personnage, donc : indispensable, incontournable pour produire, produire et encore produire ; mais quelqu’un(e) dont le système n’a de cesse d’organiser l’invisibilité. C’est lui, le travailleur, qui est au cœur du procès de production de la marchandise, et donc aussi au cœur du fétichisme dont celle-ci va ensuite faire l’objet, sauf que le fétichisme en question consiste précisément à le sortir du jeu, à le court-circuiter, en ‘’mettant le couvercle’’ sur les rapports sociaux de production.

Voilà pour les concepts économiques généraux. Je passe aux concepts spécifiques.

2. Concepts spécifiques

Partons du spectacle que nous offre le capitalisme : nous voyons des marchandises, encore des marchandises, toujours des marchandises ; des marques ; des collectors ; des magasins ; des rues commerçantes ; des centres commerciaux ; du shopping ; de l'argent, évidemment. C'est sur cette réalité forte que s'ouvre le livre I du ***Capital*** :

> ***« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une ''gigantesque collection de marchandises'', la marchandise individuelle apparaissant comme sa forme élémentaire […] »***.

Nous vivons dans une *''économie de marché''* et dans une *''société de consommation''*. Ce sont les mots qu'on nous met dans la tête à longueur de journée. Nous sommes des échangistes et des consommateurs. Dans la ville, l'église, l'hôtel de Ville et les remparts ont perdu de leur centralité au profit des agences bancaires et des centres commerciaux.

> N'est-ce pas ça une religion ?, demande Vasseur : ***« une manière de réunir dans un culte, dans des gestes identiques, des brebis consentantes, qui souscrivent à un rituel collectif tout en croyant qu'il est issu de leur propre goût, une sorte de contrainte insidieuse qu'on prend pour un choix libre »***.

Ils sont des millions les fidèles de cette religion-là qui assistent à la messe du ''20 heures'' (et à ses déclinaisons), où se produisent moultes économistes et experts en tous genres.

Il manque juste un acteur dans toute cette histoire, et pas des moindres, ce sont les producteurs ! Toutes ces marchandises, et pas de producteurs ! Invisibles… Pfft… C'est incompréhensible !

La société – toute société – est pourtant ''travaillée'' par une nécessité inexorable : toute société, pour vivre, doit produire de quoi satisfaire ses besoins. Ceci est un fait. Mais rêvons. Rêvons que la société s'organise en conséquence : elle définit ses besoins, elle répartit les tâches, elle fournit à chacun les moyens de production indispensables et – *last but not least* – elle répartit le produit social selon le principe *''À chacun selon son travail''* (voire même, si possible, *''À chacun selon ses besoins''*). Et tout cela dans la concertation !

> Dans une telle société, dit Marx, ***« les relations sociales existant entre les hommes et leurs travaux, entre les hommes et les produits de leurs travaux, demeurent ici d'une simplicité transparente tant dans la production que dans la distribution »***. (***Le Capital***).

Que des relations transparentes. Pas d'opacité, pas de fétichisme.

Oui, mais non… Revenons sur Terre… Et là, revenus sur terre, dit Vasseur, nous voyons tout autre chose : nous ne voyons pas une association d'hommes et de femmes libres et égaux, mais du chacun pour soi, du chacun chez soi ; nous voyons la concurrence, le chômage, les profits, etc. Et ce n'est pas tout : cette réalité calamiteuse est dissimulée derrière des apparences et des faux-semblants, ce que Marx appelle le fétichisme, ***« une religion de la vie quotidienne »***.

Le fétichisme est un thème récurrent dans ***Le Capital*** et les œuvres associées, ce que l'on appelle aussi *''Le massif du Capital"*. Alain Bihr parle de ***« fil rouge »***, et Vasseur fait sienne cette expression.

Le fétichisme, c'est le fait que nous vivons dans un monde où les marchandises et l'argent comptent plus que les personnes qui les ont produites ; un monde où le marché importe plus que les usines et que l'État ; où les marchandises semblent valoir par elles-mêmes et où il parait normal que les humains se soumettent à leur puissance, à leur prix ; un monde, enfin, où les producteurs peuvent se voir mis au chômage au nom de la loi du marché.

De sorte, dit Vasseur, que ***« dans cette représentation inversée du monde, les producteurs vont apparaître comme dominés par leurs propres produits »***.

C'est le capital qui semble être à la source de la valeur ; qui semble se valoriser lui-même, le rôle du travail humain étant tenu pour négligeable. Le capital se trouve donc doté d'un pouvoir mystérieux : il est devenu un fétiche.

Dans ***Le Capital***, Marx va chercher à dévoiler toutes ces apparences qui masquent l'essence des choses, l'essence des rapports sociaux.

Vasseur formule ainsi le projet de Marx dans ***Le Capital*** : il veut dénoncer ***« le capitalisme comme un « monde à l'envers », c'est-à-dire un monde qui est aussi irrationnel*** :

A. ***Puisque les producteurs y sont dominés par leurs propres produits*** ;

B. ***Puisqu'il s'agit d'un monde dans lequel les humains sont gouvernés par les choses qui résultent pourtant de leurs propres activités, mais qui apparaissent comme valant par elles-mêmes, sans eux et contre eux*** ;

C. ***Puisqu'il s'agit d'un monde dans lequel c'est le sort des choses qui se trouvent sur le marché – et non les personnes qui les produisent – qui décide de ce que doit être la vie en société, de ce qu'il faut y considérer comme ayant une ''valeur'', de ce qu'il faut donc produire et consommer pour avoir une vie qui soit reconnue comme ''valable'' et ''vaille'' ainsi d'être vécue »***.

Et Vasseur répète ce qu'il a déjà dit, mais il veut enfoncer le clou (et moi aussi !) :

Nous nous trouvons projetés, dit-il, dans ***« un monde dans lequel les produits du travail des humains passent pour avoir une valeur en eux-mêmes et indépendamment du fait qu'ils ne sont rien d'autre que les résultats de ce travail humain »***.

Sur les mots ''fétiche'' et ''fétichisme''.

Un fétiche, c'est un objet (médaille, image, mascotte, poupée, bague, etc.) auquel un individu prête une sorte de pouvoir mystérieux et inexplicable. On pourrait aussi parler de grigri, porte-bonheur, amulette, talisman.

Le fétichisme, chez Marx, fait référence au livre ***Du culte des dieux fétiches*** publié en 1780 par Charles de Brosses à propos des sociétés primitives. Marx reprend le terme de de Brosses, mais alors que ce dernier l'applique aux sociétés primitives, Marx, qui est un provocateur, l'applique à nous, les civilisés, qui nous croyons bien au-dessus des croyances dérisoires des peuples primitifs ! Le culte de la marchandise : fétichisme !, dit Marx. Le culte de la propriété privée : fétichisme aussi ! Le culte du capital qui s'imagine grossir par lui-même sur les marchés en se passant du travail humain : fétichisme ! ***« Mystiques »*** irrationnelles, ***« Religion de la vie quotidienne »***, dit encore Marx.

Marx parle de ***« monde à l'envers »*** à propos du fétichisme. Mais, il invente aussi des concepts.

D'une part, celui de ***« chosification des rapports sociaux »*** : c'est le fait que les rapports sociaux de production, où se crée la valeur des marchandises ainsi que la plus-value, se trouvent invisibilisés par la marchandise, qui monopolise l'attention et les regards, qui fascine même. La chosification des rapports sociaux de production est donc en même temps une invisibilisation. La marchandise prend la place des rapports sociaux dans la conscience des personnes. Le travail humain, le rapport capital-travail, les travailleurs, les classes sociales sont tenus pour négligeables. Au lieu de cela, ce sont les marchandises et l'argent qui se mettent en scène et dansent la gigue sur le marché. C'est le règne de *''l'économie de marché''* et de la *''société de consommation''*, qui ont leurs temples sur *''les grands boulevards''* et à la périphérie des villes.

> Chosifier les rapports sociaux, dit Vasseur, ***« c'est […] leur enlever toute dimension de création humaine, toute épaisseur historique, c'est les percevoir comme une réalité naturelle qui est là depuis toujours et le sera toujours »***. Vasseur en donne un très bel exemple quand il cite Alain Minc disant ***« Le marché capitaliste est naturel comme la marée »***.

Minc chosifie le marché et le naturalise dans le même mouvement. De même, on chosifie fréquemment le capital quand on le rabat sur le ''simple'' fait de posséder une grande richesse. Or, les deux choses sont différentes. Le capital est un rapport social, qui se traduit par une organisation sociale du travail particulière, dans le cadre de laquelle des travailleurs produisent des biens ou services et créent ainsi de la valeur.

La richesse, elle, est un ensemble plus ou moins important de biens et d'argent tombés dans l'escarcelle personnelle de tel ou tel capitaliste. Ces biens et cet argent, issus, dans l'écrasante majorité des cas, de l'exploitation du travail dans le cadre des rapports sociaux de production capitalistes, en sont désormais détachés et constituent la fortune personnelle des personnes concernées. Leur argent n'a pas (n'a plus) le statut de capital. C'est de la richesse. De la monnaie dont ils peuvent faire usage sur le marché pour acquérir tout un tas de marchandises. On pourrait dire que c'est de la monnaie d'échange.

Donc, quand on parle de capital cela renvoie à un rapport social de production et à des organisations sociales du travail particulières. Cela renvoie aussi à l'exploitation, à la création de valeur et à la plus-value. Quand on parle de richesse, cela renvoie à une cassette ou à des cassettes, ainsi qu'à des biens divers et variés (dont certains peuvent avoir un lien avec l'accumulation capitaliste, quand il s'agit de participations industrielles et financières).

La richesse, c'est la forme fétichisée de la valeur[2].

[2] Sur cette question, Vasseur m'adresse le courriel suivant : ***« Le problème, pour les communistes, n'est pas de s'en prendre au capitalisme sous la figure des*** **''riches''** ***(ainsi que les appellent les Pinson-Charlot), mais sous la figure de la valeur, c'est-à-dire du travail. Ce que revendiquent les communistes, c'est le pouvoir sur le travail (et donc sur la valeur). C'est ce pouvoir sur le travail et la valeur qui fait de la bourgeoisie une classe dominante (et qui lui apporte de surcroît la richesse), ce n'est pas d'être un groupe social de*** **''riches''** ***ou*** **''super-riches''***. Le problème n'est pas de redistribuer ou de mieux partager la richesse (***« faire payer les riches »***, taxer les profits, etc.), mais de changer le pouvoir sur la valeur (qui décide de ce qui a de la valeur ou pas dans une société, et comment fait-on pour la faire exister ? Notre réponse : les travailleurs, parce qu'ils créent… la valeur !). Sur ce point crucial les communistes se distinguent radicalement des social-démocrates qui, depuis le XIXè siècle, préconisent de prendre le pouvoir dans l'État pour faire qu'ensuite un gouvernement d'« amis du peuple » redistribue les richesses, les partage de façon plus juste, mais, mais en ne touchant pas à la valeur, c'est-à-dire à la production, à l'outil de travail et à la propriété lucrative de celui-ci »*.

D'autre part, Marx invente le concept de ***« personnification des choses »*** qui consiste à mettre sur un piédestal le marchand, l'entrepreneur, le financier, le trader, la star de football, le capitaliste, etc., etc. Le processus de personnification des choses redouble et prolonge le processus de chosification des rapports sociaux.

Entre chosification des rapports sociaux et personnification des choses, on peut dire que le fétichisme, en fin de compte, c'est le processus social qui aboutit au recouvrement/invisibilisation du procès de production (le travail des travailleurs) par le procès de circulation (sphère de la marchandise). La sphère de la production, qui crée la valeur, se trouve dominée et supplantée par la sphère de la circulation, qui ne fait que faire circuler la valeur, sans en créer. Voilà pourquoi, à propos du fétichisme, Marx parle de ***« monde à l'envers »***. Voilà pourquoi aussi, il est si difficile de convaincre que le capitalisme est exploiteur et aliénant, puisqu'il apparaît sous les meilleurs atours qui soient, en dissimulant ce qu'il est vraiment, et – cerise sur le gâteau – en se faisant même aimer des victimes qu'il écrase.

> Vasseur fait remarquer dans son article de ***Travailler au Futur*** que Marx voit dans tout cela ***« Une pièce de théâtre que la société marchande développée par le capitalisme se joue à elle-même et à laquelle elle croit profondément parce qu'elle lui fabrique de la bonne conscience »***.

Parvenu à ce stade de mon explication, je vais introduire un concept qui court tout au long des explications que je suis en train de donner ; concept que je n'ai fait que nommer incidemment jusqu'à présent, mais que je vais désigner expressément maintenant : c'est celui de valeur ; de valeur

économique, bien sûr. Pour mieux comprendre ce qui est en train d'être dit, il faut bien voir plusieurs choses :

- quand nous parlons marchandise nous parlons inévitablement valeur ; valeur d'usage, bien sûr ; mais aussi – et c'est cela qui m'intéresse ici – valeur tout court ;
- que ces marchandises auxquelles nous attribuons une valeur ont été produites dans le cadre de rapports sociaux de production déterminés ;
- et que ces rapports sociaux de production déterminés impliquaient une certaine dépense de travail humain.

Cela veut dire quoi ? Que la valeur n'est pas une propriété ou une qualité inhérente à la marchandise, mais la conséquence de la quantité de travail humain qu'il a fallu dépenser pour la produire. C'est cette dépense de travail humain que l'on mesure pour déterminer la valeur des marchandises.

Et c'est là où je reviens au tout début de mon explication, c'est-à-dire d'abord au concept de chosification des rapports sociaux, présenté il y a quelques instants. Quand la valeur d'une marchandise est pensée comme une propriété inhérente à cette marchandise (elle ‘'vaut'' tant d'euros, tant de dollars), on court-circuite la dépense de travail humain qui a été indispensable pour produire cette marchandise ; on invisibilise cette dépense de travail humain et, à la place, on invoque des propriétés de la marchandise. On ne voit plus que la marchandise ; on ne voit plus les rapports sociaux. Voilà ce qu'est la chosification des rapports sociaux.

Je reviens aussi au concept de personnification des choses. Pourquoi ? Parce que, de la chosification des rapports sociaux (la marchandise en lieu et place des rapports sociaux) à la personnification des choses il n'y

a qu’un pas qui est vite franchi. La seconde opération complète et prolonge la première. Et c’est alors que la marchandise est prête pour entamer son *‘’grand tour’’* dans le monde ; prête pour effectuer sa grande ‘’chorégraphie’’ sur le marché des marchandises, où telle ou telle marchandise va personnifier telle ou telle réalité sociale. Le n°5 de Chanel va personnifier une marque ou le goût à la française ; Les hôtels Formule 1 et les hôtel Sheraton vont personnifier l’opposition entre hôtellerie populaire et hôtellerie de luxe ; même chose pour Renault et Mercédès dans le domaine des voitures ; des matchs plus sophistiqués peuvent être imaginés, par exemple entre Audi et Mercédès ; la Rolex va personnifier la ‘’vie réussie’’, ou le pouvoir, ou le capital.